

plus belle et la plus commode du logis, murmura le mercier se parlant à lui-même ; mais est-elle bien sûre ? Dès demain, j'y ferai mettre des barreaux.

— Comme vous voilà rêveur, notre digne maître ! reprit la servante, qui venait de ramasser à terre la pipe du mercier ; on dirait que vous avez appris le naufrage d'un vaisseau de la Compagnie des Indes ! Tenez, vous pouvez voir d'ici votre beau neveu, qui descend : son chant aura peut-être le pouvoir de vous égayer.

Une voix légère, fraîche et joyeuse comme celle de l'alouette par les blés, gazouillait déjà, en effet, sur les marches hautes de l'escalier contourné, formant une spirale à la Rembrandt dans l'atelier de maître Potnick. Le neveu du mercier parut bientôt, tenant un petit miroir avec un fer à friser les moustaches ; il n'aperçut pas d'abord son oncle, et s'en alla accrocher la glace près de la fenêtre pour procéder aux soins de sa toilette.

C'était un jeune homme de dix-huit ans environ, la taille aussi bien prise que celle d'une femme, les mains fines et quelque peu brunes. Il avait le regard d'un bleu si limpide, que la douceur de ses beaux yeux, bordés de grands cils, semblait contraster singulièrement avec plusieurs traits fortement prononcés de son visage, ceux du nez et de la bouche, par exemple, qui indiquaient à la fois la résolution et le dédain. Des lèvres fauves, exquises de transparence et de finesse, ondulèrent mollement vers ses tempes plantées de cheveux châtains, qui retombaient sur son cou en abondance. Il portait au-dessus de la lèvre quelques poils clairs-semés, qu'il nommait déjà sans doute orgueilleusement ses moustaches. Un pourpoint de laine, noir comme son haut-de-chausses, formait son habillement, dont un rabat de toile blanche et quelques rubans égayaient seuls la sévérité.

Debout et dans l'ombre produite par le renflement de l'escalier, maître Potnick, appuyé sur la rampe, le considérait.

Le jeune homme, après avoir séparé en deux bandes soyeuses et lisses son admirable chevelure, apporta bientôt un soin raffiné dans la frisure élégante de ses moustaches. Il les relevait cavalièrement, souriait au miroir, le quittait, le reprenait ; on eût dit vraiment qu'il était de noce, à voir la sollicitude active qu'il mettait à sa toilette. En l'observant mieux, on eût pu se convaincre pourtant que toute cette recherche ne devait servir, ce jour-là, qu'à déguiser certains indices de fatigue empreints sur sa charmante physionomie. Il n'était pas bien certain qu'il eût dormi, à considérer de plus près le cercle bleuâtre étendu sous ses yeux. Une pâleur presque insensible avait remplacé la fraîcheur de son teint ; quelques taches violettes marbraient ses joues. Son pourpoint, qu'il brossait en ce moment, était couvert de poussière, les bouffantes en étaient même arrachées en plusieurs endroits.

Cet examen plus approfondi de son neveu inspira sans doute quelque inquiétude au mercier ; car il s'approcha brusquement de lui, en demandant à Charles depuis quand il était levé.

— Mais depuis une heure, mon oncle ; il ne m'a guère été possible de dormir, grâce à MM. les étudiants de l'Université, qui ont trouvé plaisant, cette nuit, de se promener dans Utrecht. Dieu veuille qu'ils profitent toujours ainsi des sermons du révérend Anselme Class !

— Vous les avez entendus ? Pourquoi ne pas m'avoir réveillé ?

— Parce que le sommeil de mon cher oncle m'a paru de nature à être respecté cette nuit comme toujours. Nul danger ne menaçait, d'ailleurs, la boutique ; pas une pierre n'a été lancée contre nos vitres.

— Mais voilà un pourpoint qui est déchiré, poursuivit Potnick en montrant à Charles l'habit qu'il portait. Auriez-vous eu querelle hier, par hasard ? Je me suis absenté, pour affaires, l'espace d'une heure.

— Ce n'est rien, mon oncle, une éraflure... En poussant,

cette nuit, le contrevent de ma fenêtre pour regarder... J'avais passé ce vêtement à la hâte...

— Miséricorde ! s'écria tout d'un coup maître Potnick en jetant les yeux sur l'une des tables de son atelier ; quelqu'un est entré ici, car je ne vois plus mon aune !

— Votre aune, mon cher oncle ? balbutia Charles avec embarras. Il me semble pourtant qu'elle était hier ici. C'est peut-être Gudule qui l'aura prise pour en nettoyer les cloys, reprit le jeune homme avec une indifférence affectée, qui rassura Potnick.

— Au diable Gudule et ses nettoyeurs, grommela le mercier, cela toube bien ! Elle est chez notre voisin l'orfèvre, à cette heure, et j'ai à auner aujourd'hui une robe superbe pour la femme de M. le grand baillif ?

— Serait-ce donc pour elle cette étoffe de velours à compartiment noirs, ornée de perles en losanges, que ma cousine brodait hier encore ? dit le jeune homme. Malpeste ! il se met en dépense, le grand baillif ! Mais, à belle femme, belle dentelle ; il est assez laid, c'est juste qu'il paye.

— S'il n'était que laid, continua le mercier qui furetait de tous côtés en l'absence de Gudule pour trouver son aune. S'il n'était que laid ? mais encore il est avare ! Il est capable de me contester le prix de cette étoffe, qui vaut bien deux cents ducats.

— Et dans quelle fête la femme du grand baillif, la comtesse de Gheel, portera-t-elle cette robe ?

— Au bal de notre nouveau gouverneur, au bal masqué qui a lieu ce soir au bout du Mail, dans le nouvel hôtel que les états viennent de lui faire construire... Ce sera magnifique, à ce qu'ils disent ; pour moi, je n'ai guère envie de voir la fête.. Mais où est donc mon aune ?..

— Mon Dieu ! mon oncle, s'écria Charles impatienté, vous la trouverez, soyez en sûr. Ne pouvez-vous donc causer avec moi avant qu'Hélène descende, reprit-il avec un regard caressant par lequel il captiva Potnick. Vous venez de me parler de ce bal ; ne me permettez-vous pas de le voir ?

— Si tu étais ce que tu dois être, reprit le mercier en ayant l'air de sonder la conscience du jeune homme, un garçon paisible et rangé, on aurait pu t'y conduire avec Hélène... Mais vous êtes un dissipé, un turbulent...

Moi, mon oncle ! s'écria Charles en se rapprochant du mercier, dont il serra d'un air suppliant les mains dans les siennes. N'ai-je donc pas hier travaillé de mon mieux ? Qu'avez-vous à me reprocher ?

— J'ai à vous reprocher d'être, ce matin, moins rose que de coutume. Oui, tu plairas moins à Hélène, dit le mercier ; tu devrais pourtant être jaloux de lui plaire. Elle est assez belle et assez riche, vois-tu, et, quoique j'aie refusé cette semaine la demande du fils de notre doyen...

— De Frédéric Haven ? dit à voix basse le jeune homme.

En cet instant il y eut plusieurs coups violents frappés à la porte. Maître Potnick tressaillit. Il reprit courage en voyant entrer le grand baillif en personne, le comte Olivier de Gheel, qui venait sans doute lui demander l'étoffe de sa femme. Avant que le grand baillif eut ouvert la bouche, maître Potnick se hâta de lui avancer un siège. Il déploya la robe aux yeux d'Olivier de Gheel, en ayant soin d'exposer ses couleurs au meilleur jour.

— Il s'agit bien de robe et de rubans, maître Potnick, s'écria le grand baillif en jetant un regard sévère sur le mercier ; il s'agit de me dire à qui appartient cette aune, dont les klapermans n'ont pu me rapporter que la moitié, ramassée par eux à trois pas du fils de notre doyen, le jeune baron Frédéric Haven, qu'ils ont relevé gisant auprès de la halle aux Draps.

— Mais à moi, par saint Michel ! murmura d'un air confondu maître Potnick ; c'est bien mon aune, c'est-à-dire la moitié de mon aune ; mon nom est inscrit dessus... Comment se fait-il que le grand baillif d'Utrecht...

— Maître Potnick, répliqua le grand baillif, c'est votre neveu Charles qui a fait le coup ; votre neveu, que les étu-